



Association des Amis du Patrimoine Médical de Marseille (A.A.P.M.M.)



Hôpital Sainte Marguerite -13274 MARSEILLE CEDEX 09
Tél. 04 91 74 51 70 et 71 - Site web : <http://patrimoinemedical.univmed.fr>

Une journée à l'hôpital de la Conception en 1950 par Madame P. Millieux

L'auteure de ce texte, Madame Millieux – Directrice des hôpitaux et épouse de Monsieur Peyssard, Directeur général de l'Assistance Publique de Marseille – l'a rédigé en 1950. Elle y évoque le fonctionnement au quotidien des hôpitaux de l'époque.

Vers 8 heures, une telle animation règne aux alentours des grilles grandes ouvertes de l'hôpital de la Conception qu'on se croirait aux abords d'une usine.

Employés de bureau, infirmières du service du matin se hâtent vers l'impitoyable pendule enregistreuse. Des étudiants en médecine, des externes, des internes traversent à grandes enjambées les cours de l'hôpital d'un pas jeune et plein d'allant.

Des malades, attirés par le renom d'éminents praticiens, déchiffrent à la porte d'entrée le tableau général des consultations. Ils se hâtent ensuite vers les guichets pour accomplir les formalités administratives, s'étonnant parfois que la maison des pauvres exige la production de tant de papiers.

Le portier renseigne les malades, répétant inlassablement les mêmes conseils, conseils que les patients angoissés oublient aussitôt, confondant la droite et la gauche ou la deuxième et la troisième porte.

De lourds camions franchissent la grille chargés de marchandises diverses : charbon, pain, viande, légumes... en soulevant dans les cours défoncées des nuages de poussière. Le déballage est toujours aussi animé et plein de surprises : les marchandises déchargées ne sont pas absolument identiques à celles que l'on avait commandées mais elles ont le caractère de l'inconnu. Des discussions éclatent parfois que seule va apaiser l'arrivée de l'économiste en blouse blanche.

Aux cuisines, depuis le petit matin, autour des chaudrons et des marmites le personnel s'affaire dans une atmosphère embuée et dans le bruit des sabots qui résonnent sur les dalles. Le « Chef » enfermé dans son bureau vitré prépare le menu.



Maternité hospitalière

Dans un coin, installées devant des monceaux de légumes, deux vieilles femmes « les mémés de la cuisine » trient inlassablement des salades, des poireaux... Elles sont si voûtées qu'elles doivent pencher la tête de côté pour apercevoir leurs interlocuteurs.

Dans les services soignants s'accomplissent et s'achèvent les humbles travaux dont dépendent l'hygiène et le confort des hospitalisés : nettoyer la salle, changer le lit, faire la toilette, prendre la température et administrer les médicaments prescrits.

Le malade inquiet voit avec espoir arriver le moment où l'infirmière-major viendra l'aider avec son sourire et sa douce fermeté à triompher des souffrances et des appréhensions exagérées par l'insomnie.

Le rôle de l'infirmière-major est essentiel : il lui appartient de vérifier le travail commencé depuis 6 heures dans le service en matière d'hygiène, de propreté, d'approvisionnement en médicaments et en pansements ; il lui appartient également de contrôler et de corriger le relevé alimentaire, de prescrire certains soins, de veiller à la discipline du service et de créer l'ambiance de confiance et de calme indispensable à l'efficacité thérapeutique. Une autre de ses tâches, et non la moindre, est de veiller à la préparation de la « visite » : c'est d'abord la visite de l'interne et surtout la visite du patron qui, accompagné de sa suite (internes, externes, étudiants, infirmières), parcourra la salle de lit en lit. Chaque malade attend ce moment avec anxiété et observe le patron en essayant de retenir des bribes des termes techniques que celui-ci utilise pour parler à son auditoire. S'il comprenait, le malade pense qu'il souffrirait moins : un terme connu appliqué à son mal permet à celui-ci de prendre un visage familier et moins angoissant.



Salle d'hospitalisation "femmes"

La visite s'achève. Le patron, suivi d'étudiants, respectueusement suspendus aux lèvres de leur Chef, a prescrit le traitement, les compléments d'analyses et les examens radiographiques, le tout soigneusement noté sur le cahier de salle. Avant de partir, la mine souriante et confiante, il a dispensé au malade des paroles d'espoir et de réconfort.

Au bloc opératoire l'activité est grande. Nous passons une blouse blanche couvrons notre bouche d'un voile de gaze et entrons dans la salle d'opération. Il y règne une atmosphère surchauffée où l'on ne perçoit que quelques mots prononcés à voix basse par le chirurgien réclamant une pince ou un catgut, le cliquetis métallique des ciseaux et des pinces et les quelques soupirs du patient endormi.

Dans les galeries vétustes, vers 11 heures, les blouses bleues des servantes vont et viennent : il est temps d'aller chercher les chariots de nourriture pour la distribution des repas. Au guichet de la cuisine les servantes jacassent en attendant leur tour, et une fois servies, poussent leur wagonnet dans un bruit de ferraille.

L'économe et le chef de cuisine font leur tournée afin de vérifier la distribution des repas, de recueillir les éventuelles doléances de malades non satisfaits et de surveiller le ramassage des eaux grasses. Les enfants hospitalisés depuis quelques temps donnent spontanément leurs appréciations alors que d'autres, par timidité ou par bouderie, se dérobent devant les questions.

A midi, les dernières conduites intérieures démarrent emmenant les quelques « patrons » qui se sont attardés dans leur service. C'est à ce moment que les visiteurs, qui attendaient, derrière les grilles, sont autorisés à entrer. Les premiers se précipitent envahissant la cour, chacun se hâte vers le parent ou l'ami porteur d'un bouquet de fleurs, d'un paquet de gâteaux ou d'une bouteille d'eau gazeuse. D'autres hésitent, empruntés; ne connaissant pas l'établissement ils sont dirigés vers la baraque récupérée des surplus américains où se tiennent les services administratifs et où, une fois le nom du malade épilé, on leur donnera les références de la salle.

Certains se perdent dans les étages ou les galeries et interpellent la première blouse blanche qui passe, laquelle complaisamment les remet sur la bonne voie.

En salle, c'est le moment de la détente, celui où le visage aimé apporte le réconfort et le mensonge bienfaisant. Certains se tournent vers la porte, déçus de ne pas voir arriver le visiteur attendu. Les malades valides gagnent le jardin où ils bavardent en famille auprès de fleurs chétives sous les platanes feuillus.

La fin des heures de visite et les séparations qu'elle impose amène bien des pleurs et au pavillon des enfants des cris et des hurlements.

Parfois retentit le klaxon avertisseur de Police Secours qui amène les accidentés de la voie publique, avertissant ainsi, avant même son entrée à l'hôpital, le service des admissions qui sera ainsi prêt à recevoir la civière. Les employées connaissent bien cet appel et il arrive même à certaines mamans émotives d'imaginer qu'il peut s'agir de leur fils qui se déplace à bicyclette. Aussitôt l'interne de porte examine le blessé et le dirige vers le service adéquat.

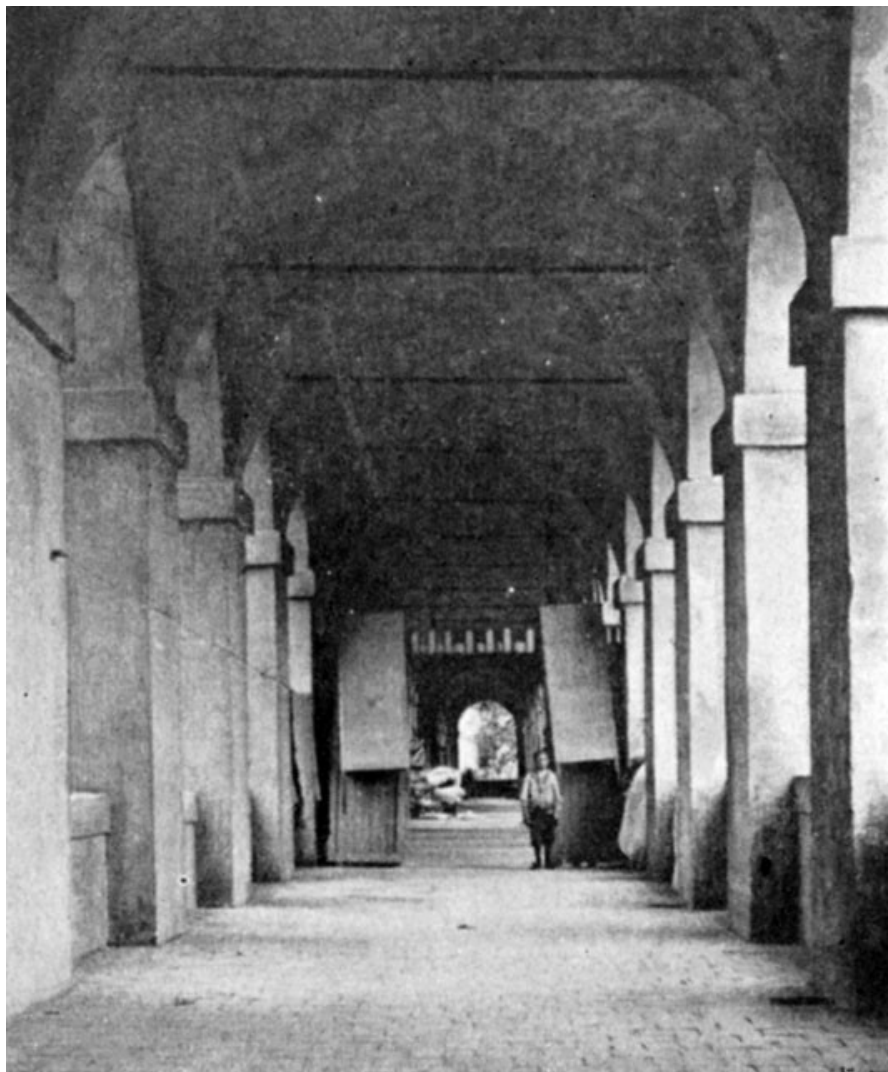
Parfois aussi vers 13 ou 14 heures, une troupe recueillie, gênée de montrer sa douleur dans un établissement public, suit en rangs clairsemés la voiture mortuaire qui se dirige vers la sortie.

Dans les services, après la sortie des visiteurs le calme et le silence s'installent à nouveau et ne seront rompus que par la livraison des repas du soir. Dans les services d'enfants le goûter a été distribué et l'économe est allé vérifier si la ration de chocolat ou de cerises est bien parvenue à chacun. Il en profite souvent pour demander à l'infirmière-major des nouvelles de tel ou tel petit malade.

Au pavillon Vidal il dit quelques mots au petit enfant allongé, la tête basculée en arrière et la jambe en l'air, tendue par les lourds poids destinés à maintenir dans l'axe le membre fracturé.

Dans un autre service à la salle Périclès, une mère est toujours auprès de son fils : elle a eu l'autorisation de prolonger sa présence en raison de la gravité de l'état de l'enfant.

L'activité de la journée baisse, rares sont les personnes circulant dans les couloirs : un surveillant qui fait sa ronde, une coursière qui va chercher un produit urgent ou un interne appelé auprès d'un malade grave. Seuls sont admis à cette heure là les patients réellement urgents.



Galerie avec les arcades

Les malades songent à la nuit proche, certains s'assoupissent déjà. De la bouche de ce vieillard placé dans un box d'isolement, au teint livide, aux traits tirés, au nez et aux pommettes saillantes jaillit un ronflement sonore, ronflement ou peut-être râle dont il ne se réveillera pas.



Box d'hospitalisation pédiatrique

Avant de quitter leur service les infirmières donnent leurs consignes au personnel de nuit afin que la continuité des soins soit assurée.

Les cuisines sont lavées à grande eau, l'économat est verrouillé et le directeur fait une dernière ronde avant de gagner ses appartements. Les pavillons de l'établissement s'éclairent et l'on peut compter les fenêtres et imaginer la somme des souffrances que représente chacune de ces lumières.

Dans la nuit totale, toutes ces fenêtres éclairées font penser aux lumières d'un énorme vaisseau qui, attendant l'entrée au port a jeté l'ancre, vaisseau de douleur et de souffrance qui attend la délivrance du jour.